

Écrit comme un appel

Michel PELLISSIER

Lorsque j'étais à Vénérieu, et dans nos stages, on m'a souvent dit que la Pédagogie Freinet n'était pas applicable dans des classes de ville. J'imaginai en effet que l'on pouvait difficilement lui donner la même dimension que dans une école à deux classes peu chargées, avec les vignes et les maisons de pierre à la porte, et le coteau et le marais : mais j'étais à cent lieues d'avoir mesuré la difficulté...

J'ai quitté mon village sans contrainte, sans amertume, pour diverses raisons. Parmi elles, il y avait l'envie d'en avoir le cœur net, et je suis arrivé dans un groupe à 21 classes, dans la banlieue résidentielle de Grenoble. J'avais une certaine expérience, de la conviction, de l'enthousiasme encore, je savais que j'aurais des crédits très suffisants, mais j'ai eu en plus 36 élèves... J'ai fait un an avec la classe que j'avais demandée, un CE2, bientôt un trimestre de CM1.

J'ai une nouvelle expérience, riche mais épuisante, encore un peu d'enthousiasme, mais je me demande jusqu'à quand je le garderai, et une nouvelle conviction : c'est que la Pédagogie Freinet n'est pas en cause, qu'elle n'est pas dépassée encore mais plutôt étranglée. Elle reste valable et précieuse, cette pédagogie, celle de l'expression libre et du tâtonnement expérimental, celle de l'Essai de Psychologie Sensible. Mais à quel prix !...

Ce qu'il faut mettre en cause, impitoyablement, ce sont les conditions de vie et de travail qui font les enfants de 1972 dans la situation de l'école de maintenant, partout où il y a plus de 15 élèves par classe.

Que sont-ils donc, alors, ces enfants ?

LA PETITE FILLE QUI N'A JAMAIS FAIM

La petite fille qui n'a jamais faim s'appelait Caroline. Sa maman l'appelait :

— Caroline, Caroline.

Caroline ne vient pas, elle ne veut pas manger. Sa maman va la chercher pour la faire manger à table. Caroline demande :

— Qu'est-ce qu'il y a à table ?

Il y a des navets. Le papa, la maman, l'enfant et le bébé, c'est la famille des navets.

La petite fille dit :

— Maman, j'ai fini.

Et Caroline n'a pas fini ; alors sa maman va la faire manger.

— Va dans le jardin, Caroline, jouer avec tes camarades.

— Mais, maman mes camarades ne viennent pas.

— Alors reste ici ma poulette, va jouer dans ta chambre avec ta poupée. Je viendrai jouer avec toi, ma poulette.

La maman vient et s'amuse à la poupée.

Caroline ne mangera pas, sa journée est finie.

— Caroline, va te coucher.

— Maman, ma journée est finie ?

— Oui, ta journée est finie !

« Toc-toc-toc

— Qui est là ? »

Ce sont les amis de Caroline.

— Alors c'est Claire ! oui ! Sophie ! oui ! Anne ! oui ! Danièle ! oui ! Claudine ! oui !

Le lendemain, elle jette son déjeuner parce qu'elle n'a jamais faim et elle a cassé le bol.

Sa maman vient tout de suite et la met dans le cachot avec une fessée. Elle pleure. Caroline sort du cachot. Caroline passe par la fenêtre qui est ouverte. Elle saute de très haut. Sa maman vient et voit la fenêtre grande ouverte. Sa maman saute aussi et lui pardonne.

— Caroline, je te pardonne.

Maintenant, Caroline n'est plus la même. Elle a faim.

— Maman, donne moi un grand bout de pain.

D'abord, ils sont 36.

Ils sont trop. Mais ils ont huit ans, ils sont beaux.

Ils ont peu de place, ils bougent beaucoup et bavardent autant, on ne s'entend plus...

Ils ne bavardent pas, ils parlent, par besoin de parler. Ils parlent entre eux, beaucoup et voudraient me parler. Les professeurs parlent maintenant d'hémorragie verbale...

Je suis allé poser ma veste sur mon bureau, que j'ai repoussé au fond de la classe, dans le coin où il nous gêne le moins, pendant que les enfants entraient. Quand je me suis retourné vers la classe, il y avait autour de moi un cercle de têtes et de doigts levés, mais pas trop haut. Par qui commencer ? Je sais que, de toute façon, le premier ne pourra pas finir sa phrase, que déjà un autre aura commencé la sienne. Et le déluge des demandes est tellement composite...

Dans un souffle, j'ai entendu : « *J'peux effacer le tableau ?* » Et quand la petite est allée l'effacer, ce tableau qui a tant appartenu au maître et au savoir, il y en a trois autres qui y ont couru aussi, sans rien demander. C'est le conflit...

C'est normal un conflit mais combien y en aura-t-il encore dans la matinée ? Parce qu'ils sont 36 et que la résolution des conflits demande qu'ils n'exploient pas tous en même temps.

36, c'est un scandale !

Et ceux qui ne sont pas venus lever leur doigt comme un appel se sont installés à leurs places et parlent. Françoise Dolto dit que le bavardage est un besoin biologique et que si le silence continu lui était opposé, ce serait un signe de morbidité.

Ils ne se tairont, ou du moins, le bavardage se relativisera, ne se normalisera que si j'arrive à ordonner le travail en fonction des motivations. Mais à 36...

Ce matin j'ai distribué des blocs sténo pour en faire des carnets de dessin. Ils se sont mis à dessiner aussitôt et j'ai vite compris, au silence absorbé qui s'installait, qu'aujourd'hui on dessinerait beaucoup et qu'il valait mieux que je n'attende pas autre chose. Faudra le faire, reléguer la grammaire au rang d'anecdote en pensant qu'aux temps de Lascaux, déjà ils dessinaient.

Le lendemain, j'ai apporté un tampon dateur pour marquer rapidement la date sur les travaux et suivre les évolutions.

Un enfant m'a apporté son carnet pour me montrer son dessin et j'ai daté la page d'un coup de tampon.

— *Et moi, je peux ?*

— *Bien sûr.*

Et une page s'est remplie de dates...

Mais autour de mon bureau, l'intérêt pour ce nouvel appareil s'était manifesté. On s'est levé, on est venu voir.

— *On peut aussi ?*

Que faire ? Pourtant le père Noël est généreux ici, pourquoi tant d'intérêt pour un vulgaire tampon dateur ?

J'ai répondu : Bien sûr... Et la queue s'est formée devant mon bureau, ça a duré longtemps. Longtemps ce jour-là et longtemps ensuite...

En remontant de récréation, une autre fois, j'ai vu mon nom écrit au tableau, par l'un des élèves entrés les premiers. Et j'ai senti l'attente de ma réaction. Et comment allais-je la trouver ? (Entrer en rang m'eût bien dispensé du problème... Vous dites qu'il serait revenu autrement ?).

Alors j'ai dit qu'il fallait 2 l, un élève est allé mettre le 2° et puis nous avons parlé de nous remettre au travail.

Quelques jours plus tard, même problème. Mais j'ai vu celui qui avait écrit. J'ai souri, j'ai pris la craie et j'ai écrit son nom à côté du mien.

Ça a disparu... l'année s'avancait, et peut-être, le pacte d'amitié symboliquement souhaité s'était-il établi ?

LE PAPA GEANT

Il était une fois un papa géant, mais tellement grand qu'il ne pouvait pas voir son fils et que son fils ne pouvait pas voir la figure de son père.

Mais un jour son père but de la limonade et devint un papa comme tous les autres ; et son fils but la limonade et devint grand, grand, très très, très, très grand, si grand que sa tête toucha Mars.

Il descendit la Lune et Mars, et comme il les posait sur la terre, tout le monde vint voir les planètes.

Et tout à coup le fils redevint petit, comme il était avant et, avec son père, tous les deux partirent voir les planètes et furent contents.

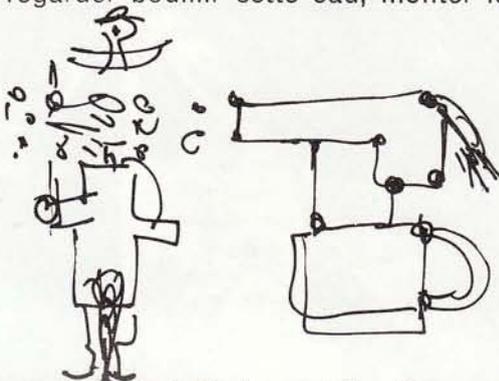
Mais mon portrait a pris la relève de mon nom au tableau. Le premier ne m'est pas arrivé par son auteur : c'est son voisin qui a chipé le carnet et qui est venu, triomphant, me le montrer ! Je n'ai pas pu (ou su ?) faire plus (ou moins ?), que de sourire et dire que ce n'était pas mal du tout, que je me reconnaissais bien.

Alors il y en a eu un autre, beaucoup d'autres...

Il y en a encore cette année, où j'ai retrouvé 26 de mes 36, plus 3 autres : 29 c'est encore trop !

Je ne dirai pas comment je fais la classe : je dirai seulement que je sauve les meubles, et que souvent j'y arrive. Mais ce qui m'obsède, c'est ce constant déferlement de paroles, les demandes incessantes, l'impossibilité de laisser parler l'autre sans finir à sa place ; cette soif de dessin jamais assouvie, ce besoin de construction, d'expériences, les plus simples étant celles qui passionnent le plus : cette année la découverte est de faire bouillir de l'eau dans une éprouvette sur une lampe à alcool... Une demie-heure, trois quarts d'heure à regarder bouillir cette eau, monter les bulles, à éteindre la lampe et la rallumer et recommencer...

Ce qui m'obsède encore, c'est leur agressivité ; leur agitation, leur instabilité qui gâche tout.



← le canon à caca

L'an dernier, j'avais essayé de faire un journal, en installant un atelier limographe. Il avait du succès, au début, mais j'ai dû y renoncer : dans trop peu de place, les encres, les rouleaux, oh là là ! de l'encre partout, des feuilles tachées, et très vite le découragement des enfants et le mien...

Cette année, avec 7 élèves de moins, 4 tables sont devenues disponibles : sur l'une j'ai mis des aquariums et vivariums, sur l'autre 2 limographes et la 3^e est libre pour répondre aux besoins, la 4^e est dans le couloir. Autour des limographes on se bouscule moins, les textes sont propres, l'intérêt est revenu : pour 4 tables seulement ça va mieux. Alors qu'est-ce que ça serait si je pouvais en gagner encore 4...

Nous ne dirons jamais assez les dégâts causés par le nombre et l'entassement conséquent. Auxquels s'ajoute la stérilité de la ville, du bitume et du béton, et la phagocytose par l'automobile, la télévision et la publicité.

Cette année j'ai repris des correspondants, par conviction et pour combler un peu le manque de relations qui marque la vie de maintenant. Nous sommes allés les voir un après-midi et nous sommes allés ensemble dans la campagne la plus proche.

A la sortie du village, nous avons vu nos grands accélérer le rythme et partir en courant dans un pré qui montait le coteau, emmenés par le plus grand de mes grands, qui pourrait être un « mauvais élève » mais qui marche et court le plus vite et qui a besoin de prendre de temps en temps la tête du peloton... C'était irrésistible : inutile de rappeler, de courir derrière. Ce qu'il y avait de vie et de force dans cet envol m'a impressionné. Tant de vie et tant de force comprimées sur quelques mètres carrés au 2^e étage, 6 heures par jour.... Par malheur, l'envolée s'est terminée dans un champ de maïs, les démolés avec le cultivateur présent... Ils sont revenus en mangeant le maïs cru, à pleine bouche, à plein épi.

Qui comprendra encore le déferlement du prochain mai 68 ?



Cet article est brouillon, désordonné, comme la classe certains jours. Je n'ai pas pu lui trouver un plan, je ne veux rien prouver. Mais je l'ai vécu, comme j'ai vécu le découragement, les récréations démentielles à 550 enfants, les pots de peinture renversés, les bagarres à coup de boulettes d'argile, les pinces crocodiles qui disparaissent des boîtes de travail, comme j'ai vécu aussi la hantise d'être obligé de revenir à une pédagogie autoritaire et scolastique, comme j'ai vécu encore la caresse des

sourires et le dessin splendide que je mets aussitôt contre la porte et que l'enfant regarde en retournant à sa place à reculons, avec des yeux émerveillés.



Photo Michel Pellissier

Mais j'ai bien cru un soir de l'an dernier, ne pas pouvoir y revenir dans cette classe, parce qu'il y a des limites qu'on ne peut pas franchir sans danger, parce que j'avais crié trop fort ma révolte et le scandale, et qu'on me l'avait fait assavoir. Quelques collègues et des parents d'élèves m'ont dissuadé d'aller remettre ma démission.

Alors je veux simplement que vous me disiez s'ils sont comme ça vos élèves, et si vous en passez par là. Et si oui, il nous faut le crier et dénoncer le massacre, celui des enfants et le nôtre, pour ne pas en être les lâches complices, pour dire que si nous restons, c'est pour nous battre.

Michel PELLISSIER
2, rue Le Poulet, 38 - Meylan

P.S. : Je laisse à d'autres camarades le soin de dire ce qu'ils vivent dans le secondaire, les classes de transition ou les classes pratiques. Mais je sais que c'est encore pire !